



Résumé : Nous avons réfléchi, en articulant l'histoire des idées et l'analyse du discours, sur la transversalité du parcours de J. Peytard, dans les années 70 du XXe siècle. Elle est à l'origine des conditions pour la formation des chercheurs qui sont à la base de la création de l'Institut d'études du langage à l'Unicamp. Nous avons également analysé la signification et l'importance de l'ouvrage de J. Peytard et E. Genouvrier, *Linguistique et Enseignement du français*, traduit / adapté par R. Ilari (Ed. Almedina, Coimbra), qui atteste également du lieu de rencontre entre J. Peytard et la linguistique produite au Brésil. Dans ces pratiques, nous trouvons les qualités qui font de Jean Peytard un précurseur de l'analyse linguistique du discours.

Mots-clés : Transversalité, analyse linguistique du discours, enseignement des langues

Resumo : Refletimos, articulando a história das ideias linguísticas e a análise de discurso, sobre um percurso transversal de J. Peytard, nos anos 70 do século XX, que produziu as condições para a formação de professores que estão na fonte da implantação do Instituto de Estudos da Linguagem da Unicamp. Analisamos também o sentido e importância da obra de J. Peytard e E. Genouvrier, *Linguistique et enseignement du français*, traduzida/adaptada por R. Ilari (Ed. Almedina, Coimbra) que atesta mais um ponto de articulação entre J. Peytard e a linguística produzida no Brasil. Nessas práticas, encontramos as qualidades que fazem de Peytard um precursor da análise linguística do discurso.

Palavras-chave : Transversalidade, análise linguística de discurso, ensino de língua

Abstract : We try to articulate the fields of History of Linguistic Ideas and Discourse Analysis to think the transversal route made by J. Peytard in the 70s, which produced the conditions for the training of teachers that were the source for the implementation of the Institute of Language Studies at Unicamp. We also analyze the meaning and importance of the work of J. Peytard and E. Genouvrier, *Linguistique et enseignement du français*, translated / adapted by R. Ilari (Ed. Almedina, Coimbra), which also certifies one point of articulation between J. Peytard and the Linguistics produced in Brazil. In these practices, we find the qualities that made Peytard a forerunner of linguistic discourse analysis.

Key words : Transversality, linguistic discourse analysis, language teaching

Introduction

Pour traiter de ce sujet dans cet hommage, je vais avoir recours à la méthode mettant en rapport l'analyse du discours et l'histoire des idées linguistiques.

Pour ce faire, je vais considérer le travail de formation des maîtres et un ouvrage sur le langage de J. Peytard. Et je dirais que, chez lui, l'aspect qui attire le plus mon attention est ce que j'appelle sa *transversalité*¹. Il abordait aussi bien les disciplines que la question du langage de manière transversale. Il suffit de remarquer, tout d'abord, la manière dont il travaillait sur le langage avec la relation entre langue et littérature, linguistique et théorie littéraire. Cette qualité de Jean Peytard est à la base de la création d'un projet développé par l'Unicamp ou, plutôt, d'un projet qui a formé les chercheurs qui ont créé le département de linguistique de l'Université de l'état de São Paulo à Campinas (Unicamp), tout d'abord hébergé par l'*Instituto de Filosofia e Ciências Humanas* (IFCH - Institut de Philosophie et Sciences humaines), avant de trouver sa place à l'Institut d'Études du Langage.

Comme je l'ai montré dans ma conférence, lors de la rencontre commémorant l'année France/Brésil, à l'U.S.P. (Université de Sao Paulo), qui a été publiée en un recueil organisé par V. Dahlet (2011), au Brésil, le domaine du langage a une histoire fortement liée aux développements des études du langage en France, plus spécialement aux études sur l'enseignement des langues. Si les résultats en sont déjà bien connus pour ce qui est de l'U.S.P., je pense que ce qui est moins connu, bien qu'il ait autant d'importance, c'est ce qui a eu lieu dans le cas de l'installation et du développement de ces études à l'Unicamp.

Dans l'histoire à laquelle j'ai participé, cette installation a commencé avant ce que l'on indique généralement. En raison des circonstances imposées par la dictature militaire, le professeur Fausto Castilho a dû quitter le Brésil et il a fini par aller à Besançon comme lecteur de portugais. Il y a connu la linguistique qui s'y pratiquait, et il a déduit que les sciences humaines et sociales ne pouvaient pas ignorer la linguistique. L'idée de la linguistique comme science pilote des sciences humaines était déjà assez enracinée. Mais ce qu'il proposait se fondait sur cette praxis : constituer les bases de l'IFCH/Unicamp sur la linguistique. Alors, les premiers boursiers, futurs professeurs de philosophie, d'anthropologie, de sociologie, d'économie de l'IFCH (remarquez que je ne parle pas encore des professeurs de linguistique, spécifiquement) ont atterri à Besançon pour y suivre le cours de Linguistique².

A mes yeux, ce geste transformateur de la pratique des spécialistes en sciences humaines et sociales avait, chez ces spécialistes, le sens du rapport à la linguistique en tant que science pilote, discours dominant de l'époque. Mais, comme nous le savons, la linguistique, telle qu'elle était traditionnellement constituée, n'a pas accueilli les questions posées par les sciences humaines et sociales. D'où, à mon avis, ces alliances³ et ce maintien à distance des sciences humaines et sociales. D'où également, l'exclusion du sujet et de la situation, pour garantir sa scientificité. Cependant, les linguistes eux-mêmes, tout au moins certains d'entre eux, se montraient déjà sensibles à un changement de

territoire permettant de poser la question du sujet et de la situation dans les études du langage. Et c'est là que J. Peytard prend toute son importance, dans cette conjoncture qui s'était créée : c'était un maître sensible à la littérature et à la linguistique. Il exerçait une pratique transversale. Dans cette mesure, sensible à des questions que j'appellerais « discursives », ce mot ne signifiant pas encore ce qu'il signifierait plus tard car je parle de la fin des années 1960 et du début des années 1970.

Cette position de J. Peytard que je qualifie de *transversale* lui a permis d'aborder les deux côtés de cette même question - lieu d'équivoque - auquel je fais référence : il a formé le maître L. B. L. Orlandi, dont la dissertation de 1970 s'intitulait : « *Analyse critique de deux modèles d'approche du discours littéraire - La Poétique de Todorov* », alors que cet auteur évoluait dans le champ de la philosophie⁴. Et il a formé trois autres maîtres, tous linguistes, comme le montre le titre de leur thèse : R. Ilari (1971) « *Une introduction sémantique à la théorie du discours* » ; C. Vogt (1971) « *Une introduction au problème de la sémantique dans la grammaire générative* » ; et H. Osakabe dont le mémoire s'appelait : « *Recherches en analyse du discours* » (1971) et le doctorat, également sous sa direction, « *Le composant subjectif dans le discours politique* » (1975)⁵.

Ainsi, je dirais que J. Peytard a établi le *lieu intellectuel* ayant rendu la réalisation de l'équivoque possible : les chercheurs en sciences sociales et les philosophes ont fait leurs cours et leur maîtrise avec un œil sur la linguistique (aidés par la connaissance à la charnière entre linguistique et littérature que Peytard pratiquait) et les linguistes ont fait leur maîtrise en réalisant la possibilité de regarder par-delà la linguistique qui avait expulsé le sujet et la situation. D'une certaine manière, c'était un clin d'œil au cercle de Prague où le langage considérait le rapport de la linguistique à la littérature.

Pourtant, quand je parle d'équivoque, je pense à ce qui est *équivoque* du point de vue de l'analyse du discours : le lieu en même temps d'un manque et du possible. Et le résultat en a été qu'il s'est très certainement produit une rupture dans le dessin aussi bien de la production de ces spécialistes que de leur champ affecté, en raison de la notion de langage conçue sous cette perspective grâce au contact avec J. Peytard.

Un ouvrage et plusieurs chemins

Passons maintenant à la production de J. Peytard qui s'énonce dans le champ même de la langue portugaise. Je veux parler de l'ouvrage qu'il a écrit avec E. Genouvrier, *Linguistique et enseignement du français*, traduite (et adaptée) en portugais par R. Ilari un de ses étudiants de maîtrise à Besançon, professeur au Département de Linguistique de l'Université de l'état de São Paulo à Campinas. Cette traduction/adaptation de R. Ilari, indiqué par Peytard, a été publiée au Portugal, à Coimbra, par la librairie Almedina, en 1974. Et son nom en dit long sur son sujet : *Linguistique et enseignement du portugais*.

Nous voyons déjà surgir les méandres de l'histoire d'un travail, de sa position d'auteur, de recherche et d'enseignement, que son trajet révèle : France, Portugal, Brésil. Tous trois conjugués dans la production et la circulation d'idées grammaticales passant, grâce un regard transversal, comme je l'ai dit, d'un champ formel de connaissance, la linguistique, à l'enseignement des langues. Cette production, la publication à Coimbra, est donc un texte sur l'enseignement du français et la linguistique, traduit et adapté par un Brésilien, qui a étudié avec Peytard à Besançon. C'est là toute l'historicité qui produit du sens dans le texte de ce livre. Voyons quels autres sens s'y retrouvent.

D'une manière générale et résumée, nous pourrions dire que théoriquement son ouvrage s'inscrit dans ce que, de nos jours, nous appelons fonctionnalisme. Mais ce serait perdre certains aspects importants de la complexité du processus de la fonction auteur chez J. Peytard.

Dans un premier moment, j'attirerai l'attention sur le rapport qu'il établit entre *synchronie et diachronie* et *écrit et oral*, puis un deuxième volet d'observations situera le rapport qu'il établit dès le début entre ceux-ci et la *pédagogie des langues* et, surtout la valeur qu'il donne à « *l'appropriation de la langue par l'écrit* » (p. 20). En référence à la *parole de l'écrit*, il affirme : « *Ainsi, la situation linguistique de l'étudiant est celle de qui utilise deux langues d'expression orale : celle qui lui appartient par un apprentissage "naturel" et celle qu'il confectionne pour connaître l'écrit et à partir de l'écrit. Expérience capitale aussi bien pour l'étudiant que pour le maître* » (p. 21). Il nous intéresse ici de souligner ce qu'est, en fin de compte, cette parole de l'écrit : le résultat de la *lecture*. Le caractère médiateur de la lecture permet aux auteurs (Peytard et Genouvrier) de signifier de manière très particulière ce sujet de l'enseignement de langue : il n'en est plus la source, il découvre la parole et l'écoute, il parle à partir d'un texte. Par la lecture. L'oral est fondamental pour que la graphie se montre à cet apprenti. L'on en conclut donc que, parce que l'on parle par la médiation de la lecture, l'étudiant a l'impression que l'on ne peut bien parler une langue qu'à partir de l'écrit. Cette affirmation nous intéresse parce qu'elle ne surgit pas, comme nous le voyons communément, de l'idée de l'imposition, de la normativité, de la coertition etc., mais de l'observation du fonctionnement même de la langue dans sa relation au sujet, en particulier, dans ce cas, en référence à la lecture.

Une autre élaboration de ces auteurs, également très importante, est la distinction qu'ils proposent, pour l'enseignement des langues, entre *synchronie et diachronie* et *langue et discours*, ce dernier ne devant pas, ici, être compris au sens, par exemple, de M. Pêcheux (1969), mais comme corrélat de *parole* (chez Saussure). C'est ici qu'ils affirment que la linguistique doit connaître la langue et son enseignement. Et la manière dont ils le font est très significative.

Ils argumentent que les étudiants espèrent que le professeur leur enseigne

« Tout d'abord la langue qu'ils doivent parler et comprendre, lire et écrire, c'est-à-dire, le portugais contemporain. »

Alors,

« Le pédagogue doit donc prendre en compte les travaux de linguistique générale, qui l'informent sur le fonctionnement des langues, et les travaux de linguistique descriptive du portugais qui, à partir des réalisations du discours pour découvrir l'organisation de notre langue, permettent d'avoir une vision plus claire de son système. » (Je souligne.)

L'idée est de partir de la parole pour arriver à la langue par la médiation des disciplines théoriques et descriptives du langage. C'est ainsi qu'ils introduisent les distinctions synchronie et diachronie, et langue et discours (parole). Pour ces auteurs, distinguer synchronie et diachronie permet à l'étudiant de ne pas confondre ces deux plans, comme le font de nombreuses grammaires (qui citent des exemples du XVIII^e siècle et éliminent des joutes contemporaines fécondes). Par ailleurs, distinguer langue et discours (parole) signifie « passer d'une réalité concrète mais désordonnée à un organisme (la langue) virtuel mais organisé. » Pour ces auteurs, sans la linguistique, l'atomisme et le désordre règnent dans la grammaire parce qu'elle en reste à son stage premier (réalité concrète). C'est justement là qu'il signale, à mon avis, le manque de l'élaboration, le changement de terrain théorique, fait par un auteur comme M. Pêcheux, pour qui, en sortant de l'opposition langue-parole, en allant vers le rapport langue/discours, et en considérant la relation du langage à son extériorité, il devient possible de travailler le fonctionnement du discours et, donc, de rencontrer dans le discours, un certain ordre, l'ordre du discours.

Comme ces auteurs ne franchissent pas ce cap, ils suppléent ce qui manque par une partie (la V^e) sur les *problèmes du style*. D'une certaine manière, il s'agit d'une solution traditionnelle : les auteurs ont recours à la question du style pour traiter de ce qui *n'avait pas sa place dans la grammaire*. Toutefois, il est intéressant d'observer, avant de considérer cette partie sur le style plus en détail, ce que les auteurs disent toujours à la fin de chaque partie de leur ouvrage quant à l'enseignement et à la connaissance linguistique, pour montrer que certaines « vérités » que nous considérons comme assurées ne le sont pas si nous les prenons sous la perspective des études linguistiques. En outre, du point de vue pédagogique, nous sommes avertis que la linguistique ne peut proposer *de nos jours* (dans les années 70) que des *perspectives de recherche* et non pas des *applications*. Disons que cet avertissement est ce qui distingue ces auteurs. Ce que nous voyons, dans la relation à la linguistique, dès le début, à l'école, c'est l'imprudence d'applications, sans la médiation de la recherche, faites par des professeurs de licence et de cours pour débutants *formés*⁶ par des professeurs universitaires. Procédure qui a conduit à une mauvaise compréhension de la linguistique et qui fait que les professeurs, surtout au Brésil, y soient sourds. Je considère donc qu'il s'agit d'un des points forts de ce travail et de la proposition de Peytard et je pense que cela a été un principe dans sa pratique pédagogique. En ce sens, c'est exemplaire. De la manière dont ils le posent, il ne s'agit pas de « théoriser » par des discours magistraux sur la linguistique, mais de stimuler l'intuition de l'étudiant et de l'exploiter pour le conduire à la comprendre et à la situer, linguistiquement.

La référence aux « niveaux de langue » n'y manque pas. Mais une fois de plus, plutôt que de donner une règle, les auteurs parlent de la délicatesse de cette définition en argumentant qu'il en est ainsi parce que grammaire, lexique, normes sociales et intuitions personnelles se rejoignent sur ces niveaux. Et après avoir dit que cela implique le style, mais pas seulement, ils commentent les distinctions de niveaux établies par différents linguistes : entre langue parlée et langue écrite ; dans la langue commune de niveau moyen (usuelle), un niveau au-dessus, plus soutenu, et un autre au-dessous, plus familier ; si nous prenons la langue commune pour paramètre, les autres niveaux seraient des écarts. Il y a également une distinction entre terminologie technique et métalangage. Dans le sillage de Marouzeau, ils rappellent la distinction entre l'homme du Nord et du Sud, entre le paysan et le citadin et les différents regroupements possibles : par profession, classe sociale, famille, partis etc. Comme nous le voyons, la classe sociale n'apparaît pas dans cette réflexion comme référence de fond, comme cela a été le souci de grammairiens pensant le niveau de langue soutenu et le parler populaire, considéré comme négligé et de classe basse, comme ont commencé à le faire les études grammaticales modèles.

La linguistique et le style

Selon ces auteurs, donc, pour ce qui est de l'enseignement des langues, la linguistique ne doit pas prescrire des modèles ou méthodes, mais rendre les présupposés de la pédagogie de la langue plus clairs. Ainsi, plutôt que certaines propositions pédagogiques très bien acceptées, ces auteurs proposent que l'on découvre les conceptions de style qu'elles sous-entendent.

Le but de cette analyse des conceptions est la question de l'écriture et de son enseignement. La *rédaction*. Mot qui, comme nous le savons, est la cible toujours fugace de tout professeur de langue, surtout si cette langue est la sienne, dans notre cas, le portugais, inscrit dans un processus de colonisation où la relation entre écrit et oral a ses complexités, qu'il n'y a pas lieu d'explorer ici. Passons à l'enseignement de la rédaction.

D'une manière claire et directe, ces auteurs détectent le point de l'équivoque : les professeurs, pour ce qui est de cette question de la méthodologie de la rédaction, attirent l'attention sur des facteurs environnants : le besoin de motiver psychologiquement l'étudiant. C'est là qu'entrent des éléments plus variés comme le goût du professeur pour le littéraire, la spontanéité et liberté d'où découlerait une expression authentique dans l'écrit : choisir un thème au goût de l'étudiant, par exemple. Ce qui implique que le critère n'est pas la préférence individuelle du professeur, mais une réponse au développement mental et émotionnel du jeune et de ses intérêts présents ; en outre, pour partir du désir de l'étudiant qui le verra donc comme son propre choix, il faut créer chez lui un centre d'intérêt (motivation) par tous les moyens audio-visuels. Je rappelle que nous parlons d'un ouvrage écrit dans les années 1970. De nos jours, nous avons les technologies du langage et les médias sociaux qui, selon certains professeurs, suffisent à atteindre cet objectif. Et n'oublions pas la nature *créative* de la rédaction. D'où ce rapprochement de la littérature. Lire de bons auteurs, un point c'est tout. Le rapport de l'écriture à la lecture d'auteurs

intéressants est certainement désirable et nécessaire, mais, comme le disent à juste titre ces auteurs, il ne suffit pas. Et ils proposent de replacer cette question sur son véritable terrain : celui du langage qu'ils font suivre d'un autre nom, entre parenthèses : la linguistique. Tout ce qui est dit sur les circonstances de l'écriture attribuées au psychologique, ils l'appellent conditionnement (ce qui rappelle l'« éternel » béhaviorisme qui hante l'enseignement). Et, selon eux, si ce conditionnement peut déclencher l'acte d'écriture, il ne fournit ni orientation ni matière, car, écrire signifie se retrouver nez à nez avec le langage dans sa matérialité⁷. L'écriture, disent-ils, « *donne corps aux mots, elle matérialise la langue.* » La résistance, c'est-à-dire, la difficulté présentée par les étudiants, n'est plus d'ordre psychologique mais *linguistique*. Il me semble donc que la pédagogie des langues fait un grand pas grâce à ces auteurs qui allient enseignement de langue et linguistique, sans recettes, mais comme recherche, connaissance, compréhension du fonctionnement du langage. Il existe donc des restrictions lexicales, sémantiques qu'il faut reconnaître pour maîtriser une langue, selon eux. Il ne sert à rien de ruser (avec créativité ?). Comment l'étudiant peut-il prouver sa « liberté » là où la langue, quand elle est écrite, est plus dense, a une épaisseur plus complexe que l'oral ?

Il s'ensuit une argumentation qui se révèle très importante, de nos jours encore, pour ce qui est des méthodes d'enseignement de langues en général, mais, surtout, de l'enseignement de la rédaction. Ces auteurs disent que la position des professeurs est que la langue est *communication* sentie comme naturelle et propre de l'individu. Alors, la position qui en résulte est : laissons-les s'exprimer, qu'ils s'exprimeront bien, laissons-les écrire ce qui leur plaît, que l'écriture sera bonne... Néanmoins, disent ces auteurs, les étudiants sentiront que l'*instrument* qu'ils utilisent a son *inertie propre* et ne se plie pas si facilement aux caprices de leur fantaisie libérée. Car, disent-ils, le problème du style est toujours de savoir comment enseigner l'étudiant à s'orienter plus librement à l'intérieur du *code* de la langue à écrire. Et pour ce faire, la spontanéité ne suffit pas.

Sans nul doute, dans les années 1970, cette position cherchant à placer sur le terrain de la linguistique ce qui était jusqu'alors situé sur celui de la spontanéité et du psychologique fait de la pédagogie de la langue quelque chose sujet à la recherche et à la réflexion plutôt qu'un livre de recettes basé sur des intuitions pédagogiques, très souvent même soutenues par des théories éducatives, mais qui ne savaient rien de la langue. Ce que ces auteurs font, dans ce livre, c'est placer la question de la langue pour ceux qui travaillent avec la pédagogie de la langue.

Et ils continuent leur tâche en montrant qu'il n'y a pas de relation naturelle entre langue, pensée et réalité. Ils détruisent ainsi « *la croyance ingénue et simpliste en l'adéquation du langage à la "réalité" ; la croyance de ce qu'à chaque mot correspond une chose.* » L'on ne peut plus, non plus, penser qu'un étudiant « *puisse neutraliser ses réactions subjectives à l'exercice de la parole.* » Ces idées, répétées par nos théoriciens, disent Genouvrier et Peytard, continuent à être étrangères à ce qui fait le corps et l'âme de toute expression : la langue elle-même.

Ainsi, pouvons-nous dire, l'idée de réel, de matérialité de la langue, de son ordre propre apparaissent déjà. Impliquées, il est vrai, dans une assise théorique mobilisant l'idée de communication et d'expression, de langue comme instrument de communication. Mais, sans aucun doute, ils produisent une rupture avec le spontanéisme pédagogique sur l'enseignement des langues et ils posent la question de la définition de la langue elle-même, en tant qu'objet d'enseignement. Et pour ce faire, ils font appel à la Linguistique, qui dénature tout rapport à la langue, qu'il soit oral ou écrit.

Et ils vont plus loin, car, bien qu'inscrits dans le fonctionnalisme, ils montrent l'importance de la *théorie* dans l'enseignement. Je transcris ci-dessous ce qu'ils disent, pour montrer comment, outre les notions que j'ai citées plus haut, ils introduisent également celles de *fonction* et de *fonctionnement* du langage (plus propres à la ligne fonctionnaliste, sans laisser d'observer que la notion de fonctionnement est centrale pour l'analyse de discours) en soulevant le besoin de théorie :

« Ce qu'il faut au *maître*, c'est avoir réfléchi, par des *analyses aussi scientifiques que possible*, sur la réalité de la langue, dans l'ordre de l'oral et de l'écrit ; c'est pouvoir *découvrir* méthodologiquement les moyens d'enseigner l'expression, d'atteindre la maîtrise du style, non pas par le simple usage de l'imitation ou de l'imprégnation empirique, mais en approfondissant la connaissance des *fonctions et du fonctionnement de la langue*⁸ (...) tout travail sur le langage se fonde sur la *théorie du langage*. » (p. 387. Je souligne.)

Ils passent ensuite en revue quelques manuels de rédaction, toujours dans le même but : observer quels présupposés sur la langue et le langage les sous-tendent. Ils cherchent à « *conduire le lecteur à réfléchir sur les présupposés fondant l'“art” de la rédaction et de l'explication de textes.* » (p. 410) Pour cela, ils réfléchissent sur les problèmes du style, question qu'ils coupent en deux : celle de l'étude stylistique et celle de la rédaction.

Pour ce qui est de la question de l'étude du style, ils concluent que l'appel à une *stylistique de l'écart* peut être satisfaisant quand il s'agit de l'ordre oral ou de textes non littéraires. Mais quand il s'agit de textes littéraires, il est clairement insuffisant, car il faut *penser le texte comme une totalité* et c'est alors qu'une *analyse structurelle* donne sa contribution, sans laquelle l'étude est insuffisante.

Finalement, pour traiter de la question du style vis-à-vis de la rédaction, ces auteurs renvoient à la relation langage/pensée. La stylistique des écarts s'appuie sur la distance entre pensée et langage qui conduit à un « art d'écrire » qui se résume à la pratique de l'ornementation, disent-ils. Il en résulte que l'on crée l'idée de ce que l'étudiant ne s'engage pas - personnellement, je dirais, plus directement, qu'il ne pense pas - dans l'écriture et que les idées ne valent que par la couverture des mots. Il n'y a aucun rapport constitutif entre pensée et langage. Pourtant, affirment ces auteurs, « *écrire n'est pas appliquer des mots sur des idées préexistantes* » (p. 411). Et ils reprennent alors l'idée de totalité, de relations que les étudiants doivent apprendre à exploiter et à mettre à jour.

Nul doute que les positions adoptées par ces auteurs nous montrent clairement J. Peytard comme un précurseur de *l'analyse linguistique du texte*. Ou même de ce que, de nos jours, nous appelons *l'analyse linguistique du discours*. Celle qui ne change pas de terrain, qui reste dans la linguistique, et y ajoute ce qui se présente dans la « réalisation du discours ». Sans oublier que la notion de discours y est fortement liée à la parole. Mais je vois également dans la manière dont Peytard pratique la pédagogie de la langue la compréhension d'une autre notion de discours, celle qui exige un changement de terrain face à la linguistique, celle qui, selon J.-J. Courtine (1999), exige que nous soyons des linguistes tout en oubliant que nous le sommes. Beaucoup ne l'oublient pas, qui continuent à faire de la linguistique + discours. Ils ne changent pas de terrain, ils ne s'exposent pas à l'équivoque, au réel de l'histoire, à l'idéologie. Il me semble, et je vais terminer sur ce point, que dans sa manière de penser le rapport écrit/oral, parole et lecture (deux langues d'expression orale), dans sa position qui ne dédaignait pas ce que faisait la littérature, J. Peytard a touché de près à ce changement de terrain. Et sa critique de la notion de « écart » est pour moi le *symptôme* du besoin de ce changement. Changement qui conduit à l'analyse du discours sans l'adjectif « linguistique », et qui donne à la langue, comme le voulait Peytard, un large espace théorique, changement que M. Pêcheux a réalisé dans toutes ses lettres. Mais c'est déjà une autre histoire, qui montre d'autres trajets entre la France et le Brésil⁹, pour ce qui est de la langue, du langage et du discours.

Notes

¹ J'approche ici l'usage que je fais de ce mot de ce qui dit Romain Descendre, dans sa *Synthèse* dans le dossier de son Concours d'Habilitation à l'ENS/Lyon, à propos des rapports des différentes disciplines et la transversalité: lieu d'échanges, des rapports libres.

² Je fréquentais Besançon, bien que j'aie été chargée de cours à Montpellier, car, à l'époque, j'étais mariée avec le prof. Luiz Orlandi, philosophe qui y suivait le cours de linguistique, comme nous le verrons plus bas.

³ Lire M. Pêcheux et F. Gadet « Il y a une sortie pour la linguistique hors du formalisme et du logicisme » (1981) ou M. Pêcheux « La (dé)construction de la théorie linguistique » (1981).

⁴ Notons que le sociologue (A. Villalobos) et l'anthropologue (A. A. Arantes) de ce groupe ont fait leur maîtrise, respectivement, avec Poulantzas (à Paris) et avec Leech (en Angleterre), mais qu'ils ont suivi le cours de linguistique de l'Université de Besançon.

⁵ Informations recueillies par le travail d'initiation à la recherche scientifique d'Ana Cláudia Fernandes (2002), orientée par E. Guimarães.

⁶ De nos jours, le mot à la mode est « *capacités* », ce qui ne signifie pas du tout qu'ils ont été formés à quelque chose, au sens de pouvoir disposer de cette connaissance selon leurs besoins et objectifs, mais à une manière d'application qui, plutôt que par la formation de connaissances, passe par la *répétition de stratégies*.

⁷ Que les ingénus ne s'y trompent pas. Il s'agit là de la matérialité de la langue, au sens de la matérialité qui s'inscrit non pas sur le territoire du matérialisme, mais sur celui de la linguistique qui, en parlant d'ordre de la langue, depuis Saussure, la voit comme un système, reconnaît sa matérialité et la régularité de son fonctionnement. Le pas franchi par M. Pêcheux (1969) a été d'établir les bases de la théorie qui rendait visible le fonctionnement du discours et d'élaborer une méthode pour pouvoir montrer ce fonctionnement dans sa matérialité linguistico-historique, soit discursive, ce qui est déjà autre chose et s'inscrit dans le matérialisme historique. Pêcheux nous montre la matérialité du discours qui, dans son fonctionnement, a pour condition matérielle de base la langue, c'est-à-dire la matérialité linguistique.

⁸ Il est clair qu'ils ne parlent pas seulement de fonction, mais de fonctionnement qui, comme nous l'avons montré plus haut, est lié à la matérialité de la langue.

⁹ Voir mon livre *Discurso em Análise : Sujeito, Sentido, ideologia*, Pontes : Campinas, 2012.

Bibliographie

Courtine, J.J. 1999. *O chapéu de Clémentis*. Trad. Marne Rodrigues de Rodrigues. In: Indursky, Freda; Ferreira, Maria Cristina Leandro. (Orgs.) *Os múltiplos territórios da Análise do Discurso*. Porto Alegre: Sagra Luzzato. pp. 15-22.

Ilari, R. 1971. « *Une introduction sémantique à la théorie du discours* » (mémoire)

Orlandi, E. 2011. « *Conhecimento e relação entre diferentes tradições intelectuais e linguísticas* ». In : Dahlet, V. (org) *Ciências da Linguagem e didática das línguas*. São Paulo : Humanitas.

Orlandi, E. 2012. *Discurso em análise - sujeito, sentido, ideologia*. Campinas : Pontes.

Orlandi, L.B.L. 1970. « *Analyse critique de deux modèles d'approche du discours littéraire - La Poétique de Todorov* » (mémoire).

Osakabe, H. 1971. « *Recherches en analyse du discours* » (mémoire).

Osakabe, H. 1975. « *Le composant subjectif dans le discours politique* » (doctorat).

Pêcheux, M. 1969. *Analyse Automatique du Discours*. Paris : Dunod.

Pêcheux, M. 1975. *Les Vérites de La Palice*. Paris : Maspero.

Peytard, J., Genouvrier, E. 1970. *Linguistique et enseignement du français*. Paris : Larousse, trad. brés. 1974. R. Ilari *Linguística e ensino do Português*. Coimbra : Almedina.

Vogt, C. 1971. « *Une introduction au problème de la sémantique dans la grammaire générative* » (mémoire).